

# 1

Quand Mabel s'assoit à sa place habituelle, derrière le bureau de chêne, elle a le sentiment que l'ourlet de sa culotte lui fait mal. Le tissu cisaille presque la peau au pli charnu des fesses.

Que se passe-t-il ? Aurait-elle grossi ?

Mabel Apricourt en connaît un rayon sur la graisse. Mais après douze années de consultations à son cabinet, s'il y a bien une chose qu'elle a apprise, c'est qu'il n'y a rien de plus mystérieux que cette matière blanchâtre totalement invisible aux yeux du commun des mortels. Après douze années, elle est encore surprise par la subtilité avec laquelle elle modifie les contours.

On ne se sent pas grossir. Elle ne sait pas pourquoi. Ce sont nos vêtements qui nous apprennent la nouvelle en premier. Des témoins fidèles, muets, tout de matière tissés. Pourtant c'est d'abord eux que l'on accuse, eux dont on remet en question la crédibilité. « Qu'est-ce qui est arrivé à ce jean ? »

Il faudrait les écouter. Ce sont nos amis, les seuls objets qui prennent la forme de notre chair dans la mesure extrême de leur possibilité.

Mieux vaut que ce soit eux qui nous informent avec leur bienveillance habituelle plutôt qu'une image numérique

capturée au fort d'un apéro éructant, la lippe avancée, au moment où vous racontiez la blague du siècle, affalé au fond du canapé de Mamette. Une image sur laquelle on ne se reconnaîtra pas. Est-ce moi ?

Non, non, Mabel ne doute pas de sa culotte. Elle est une personne rationnelle, sage, elle fait des graphiques (elle en faisait). Aussi referme-t-elle à clé d'un coup ferme son tiroir à biscuits secs.

À travers la fenêtre de son bureau, les gouttes s'agrippent aux feuilles du pommier, avant de tomber. Une mésange frigorifiée par ce brusque changement de température (hier encore, il faisait si doux, Mabel avait mangé au jardin) se tasse sur une branche recouverte de lichen. Dans un soupir, Mabel s'extrait de sa rêverie pour considérer la convocation à la Ddass pour une suspicion d'atteinte au Code de la Santé Publique qu'elle tient entre ses mains. Un profond sentiment d'échec l'accable. Que va-t-elle faire de ça ?

La pièce d'habitude si ensoleillée semble tendue de gris. Il faut allumer quelques lampes, le premier patient va arriver. Elle prend sa liste calligraphiée avec soin sur le bord du bureau.

« Amédée Gorinski », Tonton Charlotte pour les intimes.

La tristesse de Mabel s'arrondit en sourire. Ça fait danser les taches de rousseur sur son visage. Didier, le vieux chat tigré, s'empresse de gagner sa place dans son panier. Les légumes bien rangés dans leur cagette attendent d'être adoptés, tout est prêt.

Le portillon grince ; un peu en avance Tonton Charlotte, ce n'est pas dans ses habitudes. Il a toujours des problèmes très romanesques dans les transports en commun mais là, malgré la pluie, il est à l'heure. Les patients savent qu'il faut s'asseoir directement dans la salle d'attente jaune.

Mabel met un point d'honneur à ce que ses patients n'attendent pas. Elle prévoit large entre deux consultations même si parfois il y a des imprévus ; elle s'efforce d'ailleurs, dans la mesure du possible, d'intégrer les imprévus à son organisation.

Un froufrou de parapluie et de textile ciré assorti de claquements d'escarpins la distrait de son classement de dossiers. Non, malgré ses goûts amoureux (il ne s'en cache pas), ce n'est pas le genre de Tonton Charlotte de venir en grand imperméable et talons hauts.

Zut, elle a dû se tromper dans l'ordre des rendez-vous, mais non, le portillon grince à nouveau, Amédée Gorinski sonne et entre. Mabel reconnaît ses semelles de chaussures de cuir qui glissent sur le carrelage et sa voix chantante quand il salue l'autre patiente. Qui s'est trompé ? La journée va commencer avec du retard et ça ne plaît pas du tout à Mabel. Elle n'avait pas besoin de ça.

Le téléphone sonne. « Je veux un rendez-vous ! S'il vous plaît ! » D'un ton calme et professionnel, voix ronde et posée, elle répond : « Oui... bonjour, monsieur, puis-je prendre votre nom ?

— Grégory Calari.

— Grégory Calari...

— C'est normal que vous ne connaissiez pas, en vrai on m'appelle Baby Fat Boy.

— Oui... Non, ce n'est pas ce que je voulais dire, je me demandais, vous n'êtes jamais venu ? Votre nom me dirait quelque chose.

— Jamais. Première fois.

— Très bien, et donc, vous voulez... c'est pour un suivi diététique ? Un régime ? Vous avez une prescription médicale ?

— Ouais, toubib ouais, et puis ma copine. Elle a peur

que j'écrase ses seins, pendant... vous voyez, quoi... » Mabel entend un rire surprenant au téléphone, comme un gros rongeur en train de muer. Mabel a peu de patients qui ont moins de trente ans et elle aime beaucoup travailler avec eux, celui-là pourtant est différent. Pas le genre à consulter.

« Très bien, venez mercredi à dix heures.

— Dix heures du matin ?

— Oui.

— Pas possible. Je dors.

— Oh, pardon, vous travaillez de nuit. Quelle heure vous arrange ?

— Je travaille pas mais je dors jusqu'à midi.

— Alors jeudi à quinze heures.

— Ouais, ça devrait le faire. »

Mabel ne s'attend pas à le voir. Elle sait qu'aujourd'hui les patients posent souvent des lapins. Un nombre croissant d'humains vivent déconnectés du monde réel, du monde des horloges qui tournent et indiquent des heures traditionnellement dévolues à des activités classiques comme manger, se laver, travailler, prendre une collation, acheter à manger, aller chercher des enfants à l'école, faire le ménage, arroser des plantes, promener un chien.

Elle en est là de ses réflexions quand des éclats de voix percent le silence douillet de la haute maison 1900.

Elle sort avec vigueur de son bureau-salon et surprend Amédée Gorinski en pleine prise de bec avec une brune émaciée très élégante. Il siffle : « Je vous dis que vous l'avez dégoûté, ce pauvre chaton, alors que durant tout son collège, il adorait les sciences physiques !

— Écoutez, je n'ai aucun souvenir de votre neveu, j'ai cent soixante-dix élèves par an et si je me souvenais de tous, je n'aurais plus de place dans mon complexe cortical

pour retenir les propriétés des composants chimiques. Sauf votre respect, si vous me dites qu'il est devenu vendeur chez H&M, c'est qu'il n'était peut-être pas fait pour une carrière d'ingénieur sur une plateforme offshore ! »

Mabel intervient avant que Tonton Charlotte n'ait le temps de riposter.

« Bonjour, madame, je n'ai pas votre nom sur ma liste de consultations ce matin, vous êtes madame ?

— Mélina Puilorget. C'est exact, je viens sur les conseils d'une amie, Marie-Neige Lahaye, pourrais-je avoir un rendez-vous ?

— Oui, le créneau suivant est disponible, si vous voulez attendre.

— Très bien, j'attendrai.

— Monsieur Gorinski, c'est à vous. »

Tonton Charlotte passe en lançant un regard furibard à l'élégante quinquagénaire dont les yeux papillonnent d'indifférence affectée. Elle intrigue Mabel. Que peut-elle avoir à faire avec une diététicienne ? Elle a la silhouette dont rêveraient la plupart des femmes.

« Monsieur Gorinski, asseyez-vous. Alors, où en êtes-vous ?

— Pas brillant, je n'ai perdu que 500 grammes.

— On va voir ça, enlevez vos chaussures et montez sur la balance. »

Amédée et Mabel échangent un sourire courtois le temps que l'aiguille s'immobilise.

« Vous avez pris 800 grammes.

— Oh, mon Dieu ! Ce n'est pas possible !

— À moins que vous n'ayez enfilé un slip en plomb ce matin.

— Vous êtes très déçue ? Je vous déçois ?

— Mais pourquoi dites-vous ça, monsieur Gorinski ?

Soyez raisonnable, rappelez-vous notre grande consultation du 12 mars. Ce jour, je vous ai déclaré sorti du poids de risque pour votre santé. Pour moi, c'est ce qui comptait le plus en termes de soin. Maintenant vous nagez dans les eaux voluptueuses de la gourmandise. Vous rêvez d'un corps d'athlète et ce rêve vous rend parfois triste...

— Oh non, à mon âge, je sais bien, mais au moins la silhouette de Sean Connery à soixante ans, ça m'irait.

— Je disais donc qu'entre deux tirages de cartes dans votre studio minuscule, vous ne dites pas non à un bon couscous à l'Agadir.

— C'était une choucroute au Relais Strasbourgeois.

— C'est votre vie, monsieur Gorinski, elle est adorable et sensuelle, vous avez des tas de copains comme vous, qui se pourlèchent devant un jarret-muscadet. Vous n'êtes pas un agent double qui passe des heures en salle d'entraînement spécial au MI5.

— J'ai droit à un légume aujourd'hui ?

— Je ne crois pas.

— Vous savez, je ne leur fais pas de mal ou des choses sales avec...

— Je sais bien, monsieur Gorinski, mais vous ne les mangez pas non plus. Vous les installez dans votre cuisine et vous leur parlez jusqu'à ce qu'ils pourrissent. Et je ne suis pas sûre que ce soit très bon pour votre moral.

— Vous croyez ? C'est peut-être vrai. Je n'aime pas les légumes. Ce n'est pas contre vous, docteur...

— Je ne suis pas docteur.

— Je sais, mais pour moi, c'est comme si. Vous avez soigné ma bouée.

— Votre bouée est toujours là, mais invisible et inoffensive pour votre cœur. C'est devenu une bouée bienfaisante.

— Ça me donnerait presque envie de manger des légumes tout ce que vous dites. Où ça s'achète ?

— Allez, vous me faites rire. À bientôt, monsieur Gorinski. Pas d'esclandre en sortant, ça fait peur à Didier. »

Le sexagénaire lance un coup d'œil jaloux au vieux chat avant d'enfiler la gabardine mastic qui lui donne l'allure de George Simenon.

Dans un ballet de portes qui s'ouvrent et se ferment, la liane brune s'avance d'un pas allongé dans le bureau-salon de la diététicienne.

« Installez-vous, madame Puilorget. »

Mabel remet de l'ordre sur son bureau, elle est scrupuleuse sur la tenue de son espace de travail, elle a remarqué que ça avait un effet relaxant sur ses clients. Certains sont fascinés par ses trousseaux et ses boîtes cartonnées dont elle referme les élastiques avec précision avant de les repositionner d'un geste chorégraphique sur l'étagère fixée au mur. Elle-même se souvient avoir été sensible au caractère hypnotique des ongles des pharmaciens qui détachaient avec un bruit mat les vignettes pour les coller sur les anciennes feuilles de sécurité sociale.

— Ma demande va vous paraître surprenante mais je veux grossir.

Mabel a sursauté à son corps défendant et fixe maintenant sa nouvelle patiente.

— Oui, en effet, ce n'est pas commun. Vous vous engagez à rebours des recommandations médicales, madame. Les gens maigres vieillissent sans doute mieux, vous savez. Et votre ligne doit rendre plus d'une femme envieuse. À votre âge...

— Vous l'avez dit, les femmes sont envieuses. Mais les hommes... avec cette silhouette, je n'ai rencontré que des hommes idiots. Ils sont attirés par mon allure. Une femme

chic, comme dans les films et les pubs, ça en fait rêver plus d'un, croyez-moi, mais pas les bons. Je veux, avant de devenir vieille et plus du tout attirante, connaître un homme doux qui m'aime vraiment.

— Alors votre demande est doublement surprenante. Vous pensez qu'avec plus de formes, vous attirerez davantage d'hommes généreux. C'est un pari risqué. »

C'est vrai que Mélina Puilorget ressemble à Audrey Hepburn. Ou à Jackie Onassis. Mabel a toujours confondu les deux. Comment peut-on être aussi mince et aussi soignée, dans la vraie vie ? Il n'y a que les actrices et les patronnes d'institut esthétique qui parviennent à ce haut niveau d'artificialité.

« Je me sens seule et triste, reprend Mélina, je m'ouvre à vous, c'est difficile, ma vie sentimentale est un gazon synthétique.

— Très bien, mais, madame Puilorget, j'ai l'habitude d'être sincère avec mes patients...

— Oui, Marie-Neige m'a vanté vos qualités et je n'en attends pas moins d'une femme comme vous.

— Ne se pourrait-il pas que cette difficulté à aimer dans la générosité vienne de vous ? Ne choisissez-vous pas vous-même ces hommes riches et élégants parce que vous ne parvenez pas à aimer les petits sympas et rigolos qui vous dorlotent et traînent en tee-shirts ? »

Le léger tremblement de la lèvre inférieure de sa patiente révèle à Mabel qu'elle a vu juste.

« Vous voulez sacrifier quelque chose sur l'autel de l'amour, de manière un peu théâtrale, votre beauté, votre jeunesse, pour être sûre de savoir un jour ce que c'est que d'être aimée.

— Si tous les jours je vois mon visage s'arrondir dans la glace, j'y penserai plus.



— À quoi ?

— À être gentille.

— Vous n'êtes pas gentille ?

— Pas toujours. Des fois, j'ignore ostensiblement les caissières, au supermarché. Par quoi faut-il commencer ?

— Pardon ?

— Pour grossir. »

À l'issue de la consultation, Mabel a raccompagné jusqu'à la porte Mélina Puilorget. Elle pose souvent une main dans le dos de ses patients familiers en guise d'au revoir. Mais avec une telle femme, ce geste est complètement proscrit. Elle s'incline et la regarde s'éloigner.

La salle d'attente est vide, son prochain rendez-vous a du retard.

Retournée à son bureau, elle enfonce ses joues entre ses mains et soupire. Didier, qui vient de terminer son troisième tour du jardin, a sauté, outré par la pluie, sur le rebord extérieur de la fenêtre de son bureau et fait signe qu'il veut entrer. Mabel ne l'a pas vu tout de suite et le chat s'exaspère. Son regard courroucé en dit long. Ce chat n'a aucun doute sur le fait qu'elle est là pour le faire rentrer, le mettre à l'abri, lui donner des croquettes. Un humain, doux, intelligent, sensible, une femme coquette, pour lui tout seul, à son service.

Elle voit ce chat bien plus souvent que son propre reflet dans la glace. Elle le voit vieillir. Il était déjà assez vieux quand sa grand-mère est décédée et qu'elle lui a légué la maison habitée par le félin. Mais il vieillit encore. Elle remarque les petits jeux auxquels il ne joue plus, les endroits qu'il affectionnait avant et qu'il n'arrive plus à atteindre, sa lenteur à mâchouiller ses croquettes. Mais il est là, reflet d'elle-même, compagnon d'existence. Didier

est son miroir de solitude. Mabel se demande si un humain comme miroir ne serait pas mieux.

Elle a déjà beaucoup pensé à l'amour. Elle prend soin d'elle. Elle reste une femme. Désirable même peut-être. Mais elle ne sait pas comment trouver autrement que par le hasard celui qui est à l'œuvre dans les histoires, les films.

Une femme loue une maison vue sur mer hantée par un fantôme séduisant et intelligent. Paf, le hasard. Mabel adore le film *L'Aventure de Madame Muir*, mais quand elle a emménagé dans la maison de sa grand-mère, elle savait qu'il n'y avait pas de fantôme. Il y avait juste Didier, dont l'haleine sent la sardine rance.

Au moins, avec les fantômes, on n'a pas ces problèmes.

On lui a parlé des sites de rencontres, des love applications sur les smartphones. Soumettre sa vie amoureuse au hasard des algorithmes mathématiques n'est pas plus idiot que le réel. Ça semble même diablement bien concocté. Vous recevez des messages d'hommes dans vos âges et de votre catégorie sociale qui ont été bercés par les mêmes comédies romantiques que vous. Au mieux, vous vous retrouvez à parler de Mme Muir autour d'un chocolat à l'ancienne et... et non, rien. Mabel s'ennuie en cliquant sur les profils mis en scène comme des affaires commerciales. « Plus que quelques jours de promo pour votre *shopping list*, Laurent vous a envoyé un charm', mettez-le dans votre panier. »

Didier est en train de lisser son poil mis en désordre par la pluie. C'est un vieux chat de gouttière qui se pomponne comme une diva. Une école de la vie, pense Mabel, admirative.

Elle ouvre la fenêtre en grand (ce qui fait fuir le chat dans une autre pièce) et reste debout au milieu de son bureau à écouter la pluie sur le jardin, les yeux fermés. Ah, la pluie sur le jardin, les yeux fermés ! La pluie qui

tombe sur les végétaux, les cimes des arbres, les touffes de fleurs, les feuilles mortes qui commencent à tapisser les sols, le gazon qu'elle aurait dû tondre depuis longtemps et sa forêt de bambous envahissante mais qui fait un si joli bruit de Chine.

Oh, comme elle aimerait écouter ce bruit délicieux dans les bras de quelqu'un qui l'aime ! Avec folie, et douceur.

Son rendez-vous ne viendra pas. C'est trop tard maintenant.

Dans sa petite cuisine, Mabel savoure pensivement son plat de pâtes *alla carbonara*. La partie qui servait avant de salle à manger a dû être aménagée en salle d'attente et elle ne dispose plus que d'un espace restreint pour préparer ses repas et les déguster. Elle n'est pas une excellente cuisinière, plutôt une aventurière. Elle aime les défis culinaires et changer régulièrement de toquade. Mais une chose est sûre, à mesure qu'elle mûrit, ses goûts se corsent. Elle aime les épices fortes, les plats bouillants qui laissent une longue sensation de chaleur en bouche.

Serait-ce parce que son cœur se refroidit dans la solitude ? Elle espère que non.

Mélina l'a intriguée. Une heure après l'entretien, lui viennent des paroles qui auraient peut-être davantage aidé « Liane de Pougy » comme elle a déjà surnommé l'athlétique prof de sciences physiques. Liane de Pougy était une élégante demi-mondaine qui avait marqué le milieu des arts au XIX<sup>e</sup> siècle. Mabel utilise ce prénom à la métaphore végétale pour nommer les femmes dotées des deux caractéristiques physiques dont elle est dépourvue : la sveltesse et la haute taille. Mabel n'est pas grosse, elle a des « formes » affirmées, une « présence » arrondie, certains auraient dit : un corps normal. Elle fait du 40 pour un mètre soixante.

Loin donc, de la performance diététique.

Elle a modifié la recette des tagliatelles *alla carbonara* pour lui donner un peu de caractère, une pointe de moutarde et un trait de lait ribot, le plat a plus de mordant et l'on ne s'endort pas en le mangeant.

Qu'est-ce que Liane de Pougy a bien pu penser de la consultation ? Elle ne lui a pas été d'une grande aide, trouvant le sens de sa démarche un poil saugrenu. L'a-t-elle déçue ?

Ce qu'elle aurait dû dire à sa patiente, c'est qu'elle-même, malgré ses formes et son physique banal, n'a pas trouvé le type adorable qui va la guider sur le chemin de roses de la vie joufflue et heureuse.

Le portillon grince à nouveau. Elle n'attend pourtant personne avant quatorze heures.

Ça sonne mais personne n'entre. Un véritable visiteur alors. Elle époussette quelques miettes de sa robe portefeuille et va ouvrir à l'inconnu qui se révèle être sa voisine.

« Madame Decadenet... que puis-je pour vous ? lâche-t-elle dans un soupir.

— Bonjour, Mabel, je me permets de vous présenter ce monsieur. »

Un vieux chamane en salopette jette des coups d'œil torves aux alentours de la maison de Mabel.

« ... Il effectue quelques travaux chez nous et quand il a vu le pommier, il a dit... hein, monsieur Demestre ?

— Hein ?

— Monsieur Demestre, qu'avez-vous dit en voyant le pommier de Mabel ?

— Il est vieux cet arbre, c'est du bois de cageot ! Moi je vous le coupe pour trois cents euros et je vous débarrasse du bois !

— Vous voyez, Mabel, il est prêt à faire deux heureuses, ce brave homme. Vous et moi.

— C'est bien gentil à vous, madame Decadenet, de me proposer ses services, mais je crois vraiment qu'en cas de tempête, ce n'est pas de votre côté qu'il tomberait. Je vous assure, les vents viennent de l'ouest, regardez vous-même.

— Oui, mais à quoi sert un vieil arbre comme ça ? Il prend la moitié de votre jardin.

— Je sais, mais je l'aime beaucoup. Et je crois que c'est un peu une histoire de beauté. Vous comprenez, madame Decadenet, cet arbre est beau. »

La voisine jette un coup d'œil angoissé à l'homme de main qui émet un rire agacé. « Il est pas beau. Faut le couper.

— Et puis, c'est quoi ces roucoulements le matin ? renchérit la voisine.

— Mon amoureux.

— Allons, vous me faites rire, vous vivez seule.

— J'ai une tourterelle qui couve.

— Ah ben, voilà, manquait plus que ça.

— Écoutez, madame Decadenet, je commence juste ma pause-déjeuner, j'ai mon premier client qui arrive dans une demi-heure, si vous le voulez bien... »

Mabel regarde s'éloigner l'improbable duo qui est certainement en train de la maudire. Elle repense à la convocation au siège départemental de la Ddass qu'elle a rangée dans un tiroir à l'abri des regards de ses clients. La honte le dispute à la colère. Et si elle abandonnait et qu'elle plaquait tout ? La maison 1900 qui fuit de tous les côtés, le vieux pommier qui menace de s'abattre sur le toit de la véranda shabby chic de Mme Decadenet, la tourterelle insolente qui niche dedans, les moineaux, les choucas, les mésanges, les bambous exaspérants qui envahissent son jardin, les légumes capricieux

qui réclament des soins quasi médicaux et les humains qui viennent la voir dans l'espoir d'être guéris d'eux-mêmes.

Cela serait une très mauvaise idée. Elle n'en a sûrement pas le droit. Une clause du testament de sa grand-mère doit le lui interdire. « Alinéa 236 : interdiction d'abandonner quel que soit le motif – peine de cœur, dépression, naissance d'un enfant. »

Elle ressort la convocation du tiroir en soupirant. Elle va la relire une dernière fois. Comme si elle pouvait supplier le Dr Floupard à travers ce papier impersonnel de la laisser tranquille. La vraie vie n'est pas un conte et aucune bonne fée ne vient se glisser à vos côtés pour tamponner vos larmes du bout de sa baguette en soie. Dans le pommier, à travers la fenêtre, il n'y a provisoirement plus personne.

Le portillon grince, Mme Térance est dans les murs. C'est une rousse de 98 kilos qui aurait rêvé d'une carrière de chanteuse lyrique.

Quand Mme Térance redescend de la balance, l'aiguille danse la gigue.

« Madame Térance, il faut voir les choses en face, vous n'avez pas perdu un gramme. »

Où est passée la belle patience de Mabel ? Pourquoi est-elle si dure aujourd'hui ?

« Han. C'est grave ?

— Oui... non. Vous avez suivi le régime ?

— Oh oui, j'ai fait très attention.

— D'accord... Vous faites du refus lipidique.

— Du refus lipidique ?

— Très rare, une personne sur mille. C'est tombé sur vous.

— Mais ça consiste en quoi ?

— Votre corps ne veut pas maigrir, il se trouve très bien comme ça.

— Oh !

— Il faut attendre. Lui parler, je ne sais pas, massez-vous, ça peut l'attendrir. Ça a l'air d'un dur à cuire.

— Ah, vous croyez ?

— Oh oui, des sales caractères comme ça, on en croise parfois, c'est une question de temps. Ou alors, bon... y'a rien à faire, ils ne veulent rien entendre.

— Je vais en parler à mon cardiologue.

— Non ! ce n'est pas la peine. Faites ce que je vous ai dit, le régime, les massages, les paroles encourageantes. Et puis on verra dans quinze jours s'il est toujours bloqué sur son sale caractère.

— Ah han. Très bien. »

Le prochain nom sur la liste ne lui dit rien. « Étienne Alloin ».

Un nouveau patient. Toujours un peu stressant, les premières consultations sont les plus importantes. Il faut être hyper éveillé pour bien mener l'entretien de vie quotidienne et de goûts personnels. Or Mabel n'a qu'une envie, c'est de se rouler dans une couette, de préférence la sienne, qui l'attend en haut, bien étalée sur le lit.

À toute situation d'urgence professionnelle, elle a prévu un plan de secours. Elle se lève et ouvre la porte dérobée d'un placard qui renferme un mini-percolateur. Un moka-noisette fera l'affaire. Le vrombissement cahoteux de l'appareil produit une mousse cannelle à l'arôme incomparable et même si l'on est en juin, ce temps d'automne autorise peut-être quelques plaisirs.

« Monsieur Alloin ? »

Un homme entre quarante et cinquante ans se lève d'une chaise en paille qui grince et entre avec un hochement de tête sévère.

Mabel identifie à son allure vestimentaire un homme plutôt aisé qui ne s'intéresse pas à la mode. Un médecin ? Un universitaire ? Un cordonnier ?

Mabel a une passion pour les cordonniers. Elle rêve d'en rencontrer un. Quand ils ne sont pas irascibles, ils sont souvent très drôles.

« Asseyez-vous. Rappelez-moi, vous m'avez dit au téléphone que vous aviez une recommandation médicale, c'est ça ?

— Oui, tenez. »

Mabel reconnaît sur l'ordonnance l'en-tête du Dr Jérémie Rouxel, le jeune et sympathique généraliste qui s'est installé deux rues derrière chez elle pour remplacer le Dr Guérini parti à la retraite.

Quand elle est venue se présenter à Jérémie Rouxel, il ne l'a pas prise de haut comme le font généralement les médecins de la ville plus expérimentés. Surtout ceux qui sont proches du Dr Floupard, le cardiologue qui l'assigne en justice.

— Vous êtes un patient du Dr Rouxel, vous habitez le quartier ?

— Non, c'est un peu plus compliqué que ça. J'ai fait un infarctus il y a dix mois. »

Aïe, pense Mabel.

« Je suis suivi par le Dr Floupard mais... comment dire... le courant ne passe pas entre lui et moi.

— Tiens donc.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— J'ai moi-même des problèmes assez consistants avec le Dr Floupard. Mais heureusement, ça ne met pas ma santé en péril. Du moins pas pour l'instant. Bon, parlons de vous.

— J'ai consulté le Dr Rouxel pour toute autre chose, un problème bénin. Dans le fil de la consultation, on en est



venus à mentionner mon poids, et il m'a parlé de vous. Il m'a conseillé de suivre un régime.

— À l'hôpital, vous aviez déjà vu quelqu'un pour des conseils diététiques après votre infarctus ?

— Une blonde, je ne sais plus son nom... un peu bête. Plutôt accorte.

— Vanessa Dumoulin.

— Sûrement... Ça sent bon ici ?

— Ah. Oui, effectivement. Vous voulez un café ?

— Je viens de vous dire que j'ai fait un infarctus il y a dix mois et vous me proposez un café ?

Étienne a fait la remarque avec l'air du type qui plaisante.

— Vous avez une tête à boire du café. Ma théorie est que, dans la mesure du possible, on ne contrarie pas les têtes. Je peux vous faire un déca si ça vous fait plaisir. Moi, personnellement, je repars sur un moka-noisette.

— Deux.

— Donc, vous voulez faire un régime. Quel genre de régime ?

— Je ne sais pas, c'est vous la diététicienne.

— Non, je dis ça parce que, maintenant les gens viennent avec leur idée de régime, vous voyez. Ils me disent : "Je veux un régime sans gruyère et sans pamplemousse. Je veux le régime où on mange du jambon toute la journée, je sais plus comment ça s'appelle, j'ai vu ça à la télé, je veux celui avec les grains de raisin frais pendant seize jours, celui où on mange du foin, celui..." Moi, personnellement, je ne suis pas là pour encourager ces lubies.

— Je comprends. Dans un monde idéal, je ne ferais pas de régime. Je me trouve très bien comme ça.

— Voilà, on progresse, vous voulez le régime sans régime. C'est aussi mon préféré.

— Mais je ne veux pas mourir. Le café est très bon.

— C'est un cas épineux, votre affaire. Vanessa Dumoulin vous a déjà tout expliqué : les charcuteries, les graisses animales, l'alcool, les sucres. Mais vous avez peur parce que vos goûts vous portent à vous faire du mal et que le plaisir se teinte maintenant des couleurs de la maladie.

— Vous n'êtes pas vraiment diététicienne ?

— Si.

— Les diététiciennes boivent quoi... du thé vert, non ?

— C'est possible. Sans doute. Je suppose. Il faut laisser la possibilité aux diététiciennes d'être des gens différents. Et vous, vous faites quoi ? » demande Mabel pleine d'espoir.

Elle a regardé discrètement ses chaussures, ce sont de vieux derbys antédiluviens. Comme dit le proverbe, « ce sont les cordonniers les plus mal chaussés ».

« Je suis PRAG, au département de philosophie.

— Prague ?

— Professeur agrégé détaché du secondaire.

— Ah ben, très bien.

— Vous aviez deviné ?

— Bien sûr. »

Mabel tourne sa tasse vide entre ses doigts. Elle a la conviction qu'elle ne reverra jamais Étienne Alloin. C'est le genre de patients qui vient sur un coup de tête, par une poussée de la volonté qui les somme de prendre leur santé en main. Mais au fond, bien souvent les hommes, à part quelques hypocondriaques notoires, se fichent comme d'une guigne de leur santé. Contrairement aux femmes qui constituent quatre-vingts pour cent de sa clientèle.

« Voilà, reprend-elle, il faut mettre la mort de côté, ce n'est pas un bon calcul. Je connais tout un tas de sybarites qui vieillissent globalement bien. Il n'y a pas de justice, il

n'y a que des probabilités. On ne change pas d'habitudes alimentaires par terreur. D'expérience, je sais que c'est toujours voué à l'échec. Il faut y prendre goût. Il faut que ça vienne de soi. Que vous ressentiez l'appel du légume.

— Plaît-il ?

— Aussi, je vous propose de faire connaissance avec cette adorable petite courgette cueillie ce matin à la rosée. »

Mabel a extirpé du cageot une courgette tigrée à la base renflée comme un bas rempli d'eau.

« Elle a une forme curieuse, j'en conviens, mais ça me semble une bonne entrée en matière. Vous la regarderez comme un objet d'art et vous la dégusterez comme bon vous semblera : crue, râpée, en vinaigrette, cuite en tagliatelles, vapeur, compotée au beurre. Vous pouvez même l'accompagner d'un demi-jarret muscadet.

— C'est la première étape du processus ?

— Oui. »

Mabel le dévisage, inquiète de sa réaction. Peut-être est-il sur le point de demander s'il y a une caméra cachée.

Mais la main calme du philosophe s'est approchée pour saisir la courgette, il a des ongles plats et clairs. Le bas de sa chemise blanche est un peu élimé par de trop virils repassages.

« Et l'étape suivante ?

— Je vous ai dit, les bases de l'alimentation bonne pour le cœur, vous les connaissez, l'étape suivante dépendra de ce que j'aurai ce jour-là dans mon jardin.

— Mais c'est quand ?

— Quand vous voulez. »